Je ne peux pas m'imaginer ce qu'il vient de se passer, tout me paraît si absurde, j'ai pourtant l'impression que tout est à cause de moi, à cause de mon attachement si profond.

Le 30 janvier 1916, le jour où j'ai perçu les choses différemment. Peu avant la bataille de Verdun, je fus de patrouille. Le temps était calme, je décidai donc de m'asseoir et de m'allumer un cigare que m'avait envoyé ma mère dans sa dernière lettre.
Soudain, un bruit, un sanglot étouffé, sans me poser de questions, je dégainai mon arme. Un prussien plus jeune que moi était en face, les yeux rougis par les pleurs, son casque dans les mains, sa baïonnette à quelques mètres. Sans savoir pourquoi, la vue de cet homme si faible me rappela mes premiers jours à la guerre, ces jours où soudainement, j'étais passé de l'être innocent à l'homme, la chair à canon ne pensant qu'à sa mort prochaine. Je baissai mon arme, pris un air dur, mais des sanglots se bousculèrent dans ma gorge et je pleurais, je pleurais les choses de la ville, les repas du dimanche, les balades à vélo, le temps des cerisiers en fleur.

L'homme s'approcha de moi, il parlait un français correct, mais je ne pus écouter. Plus il s'approchait, plus je m'avançais, jusqu'à ce qu'il me prenne dans ses bras. Cette chaleur humaine que je ne pensais plus revoir me fît sourire bêtement. Que faisais-je ? Je n'en savais rien, c'était comme si à travers cet homme perdu, je retrouvais ma vie d'avant, cette chaleur dont j'avais besoin avant mon départ. Brusquement, un officier français apparut, l'homme tomba à terre et fit le mort. D'un signe de tête, l'officier me félicita et on regagna la tranchée ensemble.

Le jour d'après, au front, je n'aperçus pas l'homme prussien. Je n'en pouvais plus de voir giser ces hommes à terre. Les commandants, ces meurtriers qui nous obligeaient à commettre des choses contre notre grè, car au fond, qui était le plus meurtrier entre un pauvre humain combattant pour sa vie et un commandant assis sur sa chaise applaudissant la mort ?
Décidant de ne plus observer et participer à ce carnage, je me cachai derrière un gros rocher et me rappelait ce qu'était l'avant-guerre. Soudain, des bottes frappèrent le sol. Pourtant j'étais assez loin pour ne pas entendre le combat. Je levai la tête, je ne vis rien. Je mis dès lors ma main dans la poche pour embrasser la photo de ma mère, lorsque ma main s'aventura sur quelque chose de glacé. Une paire de jumelles gravées « *Deutsches Herr* », sans réfléchir, je la mis devant mes yeux et aperçus les chefs de ma compagnie. Je risquai d'être fusillé pour abandon de poste. D'un geste brusque, je remis les jumelles dans ma poche et regagnai ma tranchée sans me faire voir.

Ce prussien m'avait sauvé la vie, en me serrant contre lui, il avait glissé dans ma poche des jumelles (qui m'avaient permis de voir les chefs de ma troupe, et ne pas être fusillé à l'heure qu'il est) ! Je devais le remercier. Je pris la seule feuille qui devait servir à donner des nouvelles à ma mère, lui écrivis mes remerciements les plus profonds, et glissai une coupelle sculptée dans un obus par Charles, l'artiste de la tranchée. Sans hésitation, j'échangeai ma patrouille de lundi à ce soir avec un coéquipier légèrement niais. J'attendis longtemps, mais lorsque je le revis, ce petit prussien, de patrouille lui aussi, mon cœur s'enflamma. Durant ces deux ans que durait la guerre, j'avais besoin d'amour et ce prussien me le donnait, sans savoir son nom, sans se parler. Nos regards suffisaient à retrouver du courage et les choses manquées. Je lui glissai son petit remerciement, sans un mot, juste avec un sourire. Puis ce fut l'heure de nous quitter, heureusement, nous étions de patrouille le même jour, mardi.

Nous regagnâmes nos tranchées et le courage s'effaça au même rythme de nos pas sur la neige.

Attendre jusqu'à mardi me parut durer une éternité. Le jour J, les soldats furent inquiets de me voir, sautillant sur place.

Le voilà ! Je courus vers lui. Il me dit d'un ton monotone : « Je ne sais pas ce que tu voyais en moi, mais moi je voyais en toi, de la chaleur. Etre avec toi me faisait oublier la peur, le front, la mort. » Pourquoi parlait-il au passé ? Je ne pus respirer qu'il reprenait déjà son récit : « L'amitié n'est pas éternelle, l'amour et la sécurité non plus. T'imaginais-tu passer les cent derniers dimanches à tuer des hommes innocents ? Etre avec toi était la chose la plus belle du front. Sache que je ne t'oublierai jamais. Garde ça précieusement et ouvre-le lors de ta prochaine patrouille. » Sur ce, il me laissa un papier que je ne lus que deux semaines plus tard.

Le six mars 1916, Rich Kolner était fusillé pour amitié avec l'ennemi. Je ne pleurai pas, je tombai dans le mutisme durant des années. Mes excès de pacifisme avait fait mourir un homme dont je ne connaissais ni le nom, ni l'âge.

Qui est le meurtrier maintenant ?

Manon Bréhélin 3°2